

CANDIDE KARMA

États d'Âmes
Vécus par
Lesley J. Phillips

© SACD SCALA 1998

zendog8644@gmail.com

CANDIDE KARMA

ENTRE 1984 ET 1996

CONTENU

MORT SUR L'EAU I	3
MORT SUR L'EAU II	8
COMMENT DÉCROCHER LE GROS LOT AU BLUE MOON	13
LA MORT EN PERSONNE I	18
LA MORT EN PERSONNE II	22
DÉSIR DE TOI	27
POUPÉES-MÉDIUMS	34
SAMEDI SOIR DANS L'ASTRAL	38
BIENVENUE AU CIEL (BAC)	42

MORT SUR L'EAU - 1

Je me trouvais chez Christopher. C'était une fin d'après-midi d'automne, tiède, grise et très calme. J'attendais seule en haut de l'allée qui monte de la route, sur la terrasse de graviers devant sa maison, un vieux manoir anglais en grosses pierres grises, sur une côte en pleine campagne à l'Ile de Wight, pas loin de la mer.

Du bord de la terrasse une vaste pelouse très verte, clôturée de hautes haies de thuyas, de lauriers, de troène et d'aubépine, descendait en pente douce vers un lac bordé de grosses touffes moelleuses d'herbe, qui se trouvait au fond du jardin vers la route. Il régnait un silence pesant... pas un chant d'oiseau ni un souffle de vent, ni le bruit d'une voiture; l'ambiance était comme figée, dans l'expectative, et la surface du lac était d'un gris argenté immobile et sérénissime comme un gigantesque miroir qui reflétait un ciel brumeux. L'extrémité du lac était si lointaine que je ne la distinguais pas, et semblait se confondre vaguement au fond entre ciel et nature. Ce lac n'existait pas à l'époque où je fréquentais la maison et Chris, environ vingt années avant, mais

sa présence presque surréelle ne m'étonnait pas. Pendant que je le contemplais, du coin de l'œil gauche j'ai capté un mouvement dans la haie en haut de la pelouse qui a troublé la tranquillité de la scène. C'était un homme, tête baissée, le visage à l'ombre, vêtu un peu comme un curé en costume et col roulé noirs, qui émergeait de parmi les thuyas, et s'est mis à traverser la pelouse en direction du lac.

Un autre mouvement à gauche. Un autre homme, tout à fait semblable au premier, l'a suivi. Et puis un autre encore, et un autre et un autre et un autre... Pendant ce temps, les deux premiers hommes étaient arrivés au bord du lac et étaient montés chacun dans un canoë sans pagaie, s'étaient assis, et s'en allaient lentement à la dérive ensemble, le dos tourné, sur l'eau de ce lac si tranquille, comme portés vers le lointain par un doux courant invisible. Les autres hommes, suivis de plein d'autres encore, en ont fait de même, s'en allant deux par deux, le dos tourné, en flottant sur le lac; et puis je me suis réveillée un peu troublée en me disant, "Mon Dieu, il devait y avoir bien plus de quarante hommes en canoë qui s'en allaient au loin sur ce lac..."

L'ambiance de cet étrange rêve, ou plutôt de ce cauchemar, m'avait troublé. Sa signification m'échappait. Je passais un long moment à y chercher un sens qui se dérobaît. Jusqu'au moment où j'ai reçu un appel de ma sœur. Le téléphone sonnait encore, mais déjà je savais...

Deux mois après avoir fait ce rêve, je suis allée passer de petites vacances chez mes parents à l'Ile de Wight, et comme d'habitude, je n'ai pas tardé à croiser Chris. C'était mon premier vrai petit ami. J'étais lycéenne de seize ans quand nous nous étions connus, sur la plage d'où nous faisons du ski nautique, et lui avait vingt-deux ans. Cette différence d'âge m'impressionnait et me plaisait parce que

c'était nouveau pour moi. C'était autre chose que mes camarades du lycée car à mes yeux, Chris était un homme du monde, intelligent et fougueux, et j'étais fascinée par lui. Pour Chris, c'était le grand coup de foudre. Il m'avait fait une cour extravagante, avec la désapprobation de sa mère, un parangon du snobisme, qui vivait, heureusement pour moi, en Afrique du Sud avec son mari.

Malgré les mauvais commentaires de sa mère à mon égard, ça tenait bon entre Chris et moi jusqu'à ce que je finisse mes études de lycée à dix-huit ans. Il m'a demandée en mariage, et j'ai dit non. Je n'envisageais pas de rester, comme enterrée sur cette petite île, dans la campagne près de la mer, me marier, faire des enfants, y vieillir et y mourir, même avec Chris, le célibataire convoité de toutes les mamans de jeunes filles du coin, sans avoir d'abord fait le tour du monde et vécu des expériences nouvelles. Puisque les conseillers de métier venus au lycée me dirigeaient vers des études supplémentaires, mon projet était d'abord de m'inscrire à la Sorbonne, à Paris, la ville qui m'avait toujours séduite à travers les revues de mode, les livres et le cinéma, et me libérer des contraintes des parents et de m'échapper de la petite société bourgeoise dans laquelle j'avais grandi.

Je suis partie à Paris poursuivre mon destin à la rentrée. Chris a fait plusieurs allers-retours, et moi aussi, pendant cette année-là, où j'étais au pair dans la famille d'un Conseiller d'État à Boulogne-Billancourt pendant que j'apprenais le français à la Sorbonne. Ce n'était pas fini avec Chris. Mais j'ai retrouvé, pas par hasard bien sûr, Philippe, un étudiant en médecine, rencontré pendant des cours de vacances de printemps au Lycée Michelet. Nous étions amoureux tout le long de l'année scolaire à la Sorbonne, et puis il m'a demandée de l'épouser avant de m'avouer être atteint d'une maladie incurable et mortelle. Des pleurs dans un café à minuit, plus lui que moi. Triste et dégoûtée, j'ai tout raconté par téléphone à ma sœur. Le lendemain midi, Chris est arrivé chez moi à Paris. "Fais tes valises, on prend l'avion à seize heures!"

Mais ce n'était plus pareil. Ma faim de bouger n'en était qu'à l'apéritif. Cette fois, à la rentrée, je suis partie étudier le français à Londres pour deux années, pendant lesquelles j'ai rencontré plein de

nouveaux copains, et beaucoup fait la fête. Chris s'en doutait, malgré le fait que je rentrais à l'Ile de Wight tous les week-ends. En novembre, il est parti rendre visite à ses parents en Afrique du Sud, en disant que c'était fini entre nous. Puis en fin décembre il est apparu dans le couloir du train de Londres, me cherchant, sachant très bien lequel je prendrais pour rentrer passer les vacances de Noël chez mes parents. Mais cela ne m'impressionnait plus, et les disputes de rupture ont commencé.

L'été suivant sur la plage, Chris est apparu chaque jour avec une très jolie fille de seize ans. Il s'était acheté un nouveau bateau à cabine, et les parties de ski nautique sont devenues comme des concours. Contrairement à moi, et j'en avais gros le cœur, cette fille faisait tout ce qu'il lui demandait, jusqu'à plonger pour nettoyer le dessous de la coque! Puis au mois de novembre, au déjeuner dans un restaurant, mes parents m'ont délicatement informée que Chris s'était marié avec cette fille. Le moment était mal choisi ! Le choc était néanmoins grand, mon estomac s'est noué, et j'ai bien failli m'évanouir de surprise. En mai, au téléphone, ma mère m'a délicatement annoncée la naissance de leurs filles jumelles, mais je récupérais bien. Cinq ans plus tard, moi-même je me suis mariée. Mais nous ne pouvions pas nous croiser, Chris et moi, toujours impressionnés l'un par l'autre, sans avoir la lèvre qui tremblait un peu en nous disant bonjour.

Encore dix-sept années avaient passé, quand nous avons dîné de nouveau ensemble, au milieu d'un mois d'août après s'être croisés dans le village. Il m'a raconté que sa femme l'avait quitté l'année d'avant, pour aller vivre avec quelqu'un d'autre. Pour moi, l'idée de Chris et de ce premier grand amour était restée comme un squelette dans le placard, que j'avais besoin d'exorciser, en lui parlant de nouveau. Nous sommes partis au coucher du soleil à bord de son yacht, un nouveau modèle, dîner sur le continent anglais à Lymington, un petit port de plaisance au fond d'une crique en face de l'Ile de Wight. Dans un vieux pub chaleureux et rustique avec une excellente cuisine, comme au bon vieux temps, nous nous sommes racontés nos vies comme les vieux amis que nous étions, et puis nous sommes rentrés au clair de la lune, contents de notre soirée, de nos retrouvailles, en se passant le gouvernail et en faisant des figures de

huit et des zigzags à toute allure, le vent dans les cheveux, sur la surface d'une mer calme comme un miroir, sous un ciel étoilé magnifique.

Le surlendemain je suis rentrée à Paris, et un matin, une semaine après ce dîner, j'ai reçu un coup de fil de ma sœur.

"Lesley, j'ai une très mauvaise nouvelle à t'annoncer." Pause. Mon cœur s'est mis à battre très fort. Je me suis assise. Je lui ai dit, "Chris est mort."

"Tu es au courant?"

"Je le sais, c'est tout... " Le souffle coupé, tremblante, je suis arrivée quand même à parler, "Comment est-il mort?"

"Il revenait de Lymington sur son bateau, avec les jumelles et trois amis après le dîner, hier soir. Ils sont passés entre deux cargos. Il n'a pas vu que l'un remorquait l'autre avec une épaisse corde en fer qui n'était pas éclairée. La corde lui a brisé le cou et il est tombé à la mer. Il est mort sur le coup. Un hélicoptère l'a retrouvé une heure après. Une copine des jumelles est aussi tombée à la mer... ils la cherchent encore."

Les larmes me montaient aux yeux, et mon rêve m'est revenu à l'esprit comme un flash. J'avais été prévenue de sa mort. J'aurais dû me renseigner sur la signification des symboles de ce rêve. Ce lac dans le jardin de Chris, n'existait pas, ce n'était pas normal. Chris avait quarante-six ans quand il a été tué et il devait y avoir quarante-six hommes en noir dans mon rêve... J'aurais pu les compter. Des hommes en noir, sans visage, le dos tourné, qui s'en allaient deux par deux sur l'eau... deux morts... c'était évident. Oui. C'est évident.

II

Le "Bembridge Ball" est le bal des clubs de yachting qui clôt la saison des régates du mois d'août de Cowes, à l'Ile de Wight. J'y suis allée deux années de suite avec Chris, à l'époque où je sortais avec lui. Je n'y étais pas retournée depuis ces temps-là, surtout parce que je suis rarement à l'Ile de Wight depuis que je suis parisienne, et parce que j'ai perdu de vue les connaissances qui auraient pu m'y accompagner.

Mais cette année ma compagnie a été sollicitée, car j'avais retrouvé le cercle d'amis de Chris à l'occasion de ses funérailles il y a bientôt un an. J'ai accepté cette invitation avec plaisir et nostalgie, et non sans émotion, sachant qu'il y avait des chances d'y croiser la veuve de Chris, qui l'avait quitté deux ans avant sa mort, et peut-être aussi leurs filles jumelles. Ce serait presque comme si je le revoyais lui, en revoyant sa femme, et ses enfants qui lui ressemblent bien. Malgré le temps qui passe, je savais que leur présence me toucherait, surtout à cause de l'accident horrible, tragique, qui a tué Chris.

Une fois le dilemme passé de me trouver une robe longue à porter pour le bal, je suis partie seule au coucher du soleil au volant de la voiture de mes parents vers l'autre extrémité de l'île de Wight, rejoindre les copains. Ce trajet d'une petite heure me faisait traverser un joyau de la nature; des champs à vue d'œil dans une pagaille de verdure et un festival de fleurs sauvages parfumées sur les bords des routes de campagne, monter sur des collines de craie avec vue splendide sur la mer tout autour de l'île, redescendre dans des vallons sombres sous des tunnels d'arbres de toutes sortes. C'était un régal, et je suis arrivée à destination de bonne humeur et en pleine forme.

La soirée s'est passée très agréablement comme je l'avais prévu, à parler avec de vieilles connaissances, boire quelques coupes de champagne et danser dans un chapiteau transformé pour l'occasion en discothèque. Les jumelles sont venues me saluer et échanger brièvement des nouvelles, leur mère m'a présenté le petit ami pour qui elle avait quitté Chris. Tout était comme en ordre, et vers deux heures du matin quand j'ai repris le volant, je n'étais pas mécontente de cette soirée, et même pas fatiguée.

Ma route m'a fait d'abord monter une pente très raide à la sortie du village de Bembridge qui débouche sur le dos d'une très longue colline exposée ce soir-là sous un clair de nouvelle lune dans un ciel tranquille. La vue de là-haut était comme d'habitude magnifique, l'île en forme de losange écrasé, sombre, entourée d'une mer argentée sur laquelle naviguaient par ci par là un voilier ou un cargo. Au loin, on distinguait la côte du continent anglais, à quelques kilomètres à peine, parsemée de petites lumières étincelantes. La route redescend pour traverser une petite ville nichée dans un creux entre les collines, et ressort en montant de l'autre côté sous un tunnel de vieux arbres; puis elle part à travers champs et, quelques kilomètres plus loin, passe devant la maison où habitait Chris quand je l'ai connu et où habite encore son frère. Instinctivement je regarde la maison en passant. Tout est calme et sombre, rien ne semble changé à part les thuyas qui sont devenus très hauts, et j'entrouvre la vitre de la voiture pour respirer l'air de la campagne. Je remonte une petite colline, et à gauche du

sommet je vois les silhouettes de l'église où ont eu lieu les funérailles de Chris et des arbres du cimetière qui l'entourent, où il est enterré.

Je les perds de vue en redescendant la colline vers un virage dans lequel débouche la route qui monte de l'église, et en passant devant ce carrefour je dis à haute voix, "Goodnight, Chris." Une fraction de seconde plus tard, une sorte d'étrange vent, bruyant et glacé et tout à fait incongrue en cette belle nuit d'été, entre comme une rafale par la vitre à peine ouverte de la voiture, me frôle la joue et le cou, passe par dessus mon épaule et se met dans mon dos, puis s'arrête... Sa violence m'a tellement surpris que j'ai failli rater le virage et aller faire un tour dans les champs. Puis dans la froideur et l'angoisse du silence qui ensuit, où j'étais vaguement consciente de n'entendre que le doux bourdonnement du moteur, les poils de ma nuque se sont mis à me piquer et une sensation à faire dresser les cheveux sur la tête me saisit progressivement, tout comme la certitude terrifiante que je ne suis plus seule, que quelque chose ou quelqu'un était entré dans la voiture, que ce quelqu'un est juste derrière moi... et je sais, je sais que c'est vrai, que ce n'est pas mon imagination, et que ce quelqu'un est assis sur la banquette arrière et que "normalement" ça doit être Chris... Une montée d'adrénaline m'étourdit puis un grand frisson me secoue tout le corps et mes épaules et mon cou se mettent à piquer de chair de poule car je sens le regard de cette présence sur moi... Puis mes joues se mettent à brûler de nervosité... Et soudain il fait une chaleur infernale dans la voiture, l'ambiance est lourde, étouffante, irréaliste... La tombe ou l'enfer? Surtout, surtout ne me parle pas, Chris, surtout je ne veux pas te voir... Je saisis le rétroviseur et je le tourne vers le haut pour ne pas voir ce qui est assis derrière moi sur la banquette arrière et en imaginant un ectoplasme à moitié transparent ou un cadavre en état de décomposition avec des yeux vivants, penché sur le coussin de ma mère et en me disant c'est pas vrai, c'est pas vrai, puis à haute voix, "Si c'est toi, Chris, je te supplie de ne rien me dire, et de ne pas te montrer, s'il te plaît...et si c'est un autre farceur ne vous montrez pas non plus, je vais avoir un arrêt cardiaque!"

Mourir de choc, c'est une chose, mais entre-temps mes réflexes m'avaient fait accélérer et la voiture roulait à une allure folle dans les virages, les montées et les descentes. "Tu vas te tuer," je me dis et je

me force à freiner avant le prochain virage. Je n'ai qu'une envie c'est de rentrer au plus vite dans la sécurité relative de chez mes parents. Mon cou grouille toujours, j'ai les yeux braqués sur la route exactement devant la voiture pour ne rien pouvoir voir du coin de l'œil, mon cœur me cogne comme un malade, mes mains sont rigides, cramponnées sur le volant et je respire à peine. Je m'étais toujours dit à propos des fantômes que je n'y croirais que si j'en voyais, mais là, pour rien au monde je ne voulais en voir... à même pas un mètre! Alors, j'ai réussi à ralentir, et à me dominer suffisamment pour défier cette présence en chantant "Feelings, Nothing More Than Feelings" à haute voix comme si de rien n'était, dans une tentative lâche et peu convaincante de lui montrer que je ne voulais pas admettre ce qui se passait...

Alors, avec beaucoup d'effort de ma part, et lui sans doute plié en quatre, nous avons roulé lentement en silence vers chez moi et le village de Freshwater. L'atmosphère dans la voiture était indescritiblement intense et irréelle, mais mes prières ont dû être entendues parce que, Dieu merci, il ne m'a rien dit, et je n'ai rien vu. Je me demandais si Chris était capable de me faire une blague aussi infernale, ou encore si ce n'était pas un de ses copains de cimetière qui faisait du stop. Le fantôme de l'auto-stoppeur est censé être un classique !

Le chemin paraissait éternel. On a traversé collines, petit-bois et champs. Et où voulait-il aller et qu'est-ce qu'il me voulait? Les esprits n'ont pas besoin de voiture! Peut-être qu'il voulait simplement passer un petit moment avec moi, surtout ce soir après le bal. Peut-être, comme il a eu le cou brisé dans un accident mortel, il ne reposait pas en paix... Mais quoi qu'il en soit, qu'est-ce que vous voulez que je m'invente des histoires pareilles!

Vers l'entrée du village de Freshwater, la route passe devant un autre vieux manoir que Chris avait acheté après son mariage. Il y a un grand portail entre deux piliers de vieilles pierres grises à l'entrée de l'allée qui mène à cette maison, et à l'instant même où nous passons devant ce portail, la petite rafale de vent, toujours glaciale, est ressortie par la fenêtre, aussi bruyamment, aussi violemment qu'elle

était entrée. La présence m'avait quitté... ! C'était bien Chris! Il voulait retourner chez lui! Ouf! Je n'avais pas pensé à ça, car sa famille avait vendu cette maison après sa mort. J'étais tellement essoufflée, tellement époustoufflée, que par réaction j'ai failli arrêter la voiture pour m'écrouler de soulagement; mais pour rien au monde je ne voulais rester dans les environs! Alors j'ai roulé au pas jusque chez moi dans un état de faiblesse, épuisée, bouche bée et tremblante, en remerciant le ciel et tous les saints de cette délivrance. Mais je commençais à me poser des tas de questions qui me faisaient presque autant peur. Maintenant j'y croyais dur comme fer, mais à quoi? La vie après la mort, les fantômes, les séances de spiritisme, les vampires, le diable!

J'ai mis très longtemps à m'endormir cette nuit-là, mes bras en forme de croix sur ma poitrine, de peur de recevoir une autre visite de je ne sais quelle manifestation de l'au-delà. Je me demandais comment Chris serait ressorti si j'avais fermé la vitre de la voiture! Je l'imaginai en train d'errer dans sa maison à la recherche de sa famille. Pourvu qu'il ne vienne pas me demander où elle est! Alors j'ai prié, prié qu'on me sauve et pour le repos de l'âme de Chris...

Le lendemain matin je suis allée à la bibliothèque du coin où j'ai trouvé plein de livres qui parlent de ce genre de phénomène. Le "coup de l'auto-stoppeur fantôme" est fréquent, paraît-il. Et l'Ile de Wight est criblée d'histoires de fantômes - une soixantaine officiellement déclarée!

J'ai décidé de ne croire qu'à ce que je sais... que quelqu'un ou quelque chose est monté dans ma voiture à un endroit précis, et est redescendu à un autre endroit précis. C'est tout.

Mais je reste très marquée par cette expérience. Depuis, j'ai évité de prendre cette même route seule la nuit. Parfois je suis tentée! Mais si jamais, jamais, il m'arrive un jour de ressentir une présence, je vais essayer de trouver le courage de la regarder, aussi...

COMMENT DÉCROCHER LE GROS LOT AU BLUE MOON

Cannes en juillet, avec nos enfants, sans nos maris. Et dans les conditions que j'aime, c'est à dire, villa sur la colline derrière la ville, piscine tout pour nous, promenades en bateau, baignades loin des plages bondées de viande en cuisson, apéritifs sur la Croisette et petit restaurants le soir. Deux semaines de détente qui passent trop vite.

Pour fêter notre avant-dernier soir avant de reprendre la route de Paris, Katia et moi décidons d'aller boire un verre au Blue Moon, une discothèque sur le port. A une heure du matin la boîte est pleine de joyeux vacanciers, la musique est forte, et c'est la fête. Par dessus notre deuxième Pimm's-Champagne nous bavardons avec le barman,

et avec un grand blond aux yeux bleus, mince, épaules larges, beau... bref.

Il travaille pour une organisation qui fait des affaires. Vague. Il habite Cannes. Bon! Il nous offre à boire. Charmant! Tout le monde danse. Lui et les Pimm's font de l'effet et nous nous quittons avec le projet de se croiser pour boire l'apéritif dans un café sur la Croisette le lendemain soir.

En allant au rendez-vous, avec ma fille dans sa poussette comme bouclier, j'achète une revue et en l'attendant, je consulte la rubrique astrologie des vacances. "Une rencontre agréable qui peut avoir des conséquences inattendues." Je suis prévenue! Il arrive. Nous commandons des kirs. Je lui demande son signe astrologique. Bélier. C'est normal. Il y a toujours plein de Béliers autour de moi. Je consulte de nouveau l'horoscope et le lui lis le sien.

"Période de chance pour les Béliers. Tes numéros de chance pour le mois d'août sont le deux, le trois, le huit et le quatorze."

"On va voir ça," et il va au tabac d'à côté et s'achète un billet de tiercé en jouant ces numéros.

Nous bavardons de tout et de rien pendant une heure. Il était très sympathique. Le courant passait bien. Puis nous échangeons nos numéros de téléphone tout en sachant que personne n'appellerait personne et nous nous quittons pour de bon vers l'heure du dîner.

Mini-rencontre de vacances brève et sans conséquence, comme dirait les astrologues. Puis le lendemain matin, Katia et moi et les enfants remontons dans la voiture direction Paris et nos maris, et j'oublie le beau blond.

Un mois plus tard, "Drrring." Il me téléphone! Idiote que je suis de donner mon numéro de téléphone à des mecs rencontrés en vacances!

"Je suis à Paris! Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive!"

Au secours. J'essaie de ne pas deviner.

"Euh, quoi?"

"Tu te rappelles que j'ai joué les numéros de chance que tu m'as lu dans mon horoscope pour le mois d'août... Eh bien, j'ai gagné cent cinquante mille francs! Il faut que je te vois! "

Pas vrai! Je fais gagner quinze briques à n'importe qui mais moi je n'ai jamais rien gagné de ma vie.

"Ben... OK!"

Rendez-vous l'après-midi même à Paris dans un café du huitième arrondissement. C'est un mercredi et j'ai ma fille avec moi. Il est très excité. Il n'a jamais eu autant d'argent. Il veut m'acheter quelque chose pour me remercier, et un cadeau pour ma fille. Il doit repartir à Cannes le soir même. Mais il ne peut pas toucher le chèque parce qu'il n'a ni papiers ni compte en banque, et il doit toucher l'argent en chèque vu le délai. Est-ce que je veux bien aller avec lui au tiercé et toucher l'argent à sa place?

Qu'est-ce que j'inspire confiance. Mais bien sûr! J'adore mettre des chèques de quinze briques à mon compte et puis les ressortir en liquide et me balader dans Paris avec des sommes pareils dans mes poches. Et mon mari trouvera complètement normal de voir entrer et sortir cent cinquante mille francs de notre compte en banque dans la journée. Mais pas de problème!

Mais, on le fait. Nous l'accompagnons aux bureaux du tiercé. On me donne le chèque. Puis je repars en voiture dans ma banlieue avec ma fille pour mettre le chèque à la banque où je me fais engueuler pour ne pas avoir prévenu quarante-huit heures à l'avance que je voulais prendre une telle somme en liquide. On me fait descendre dans une cage au sous-sol pour compter les billets, en petites coupures comme il l'avait demandé, avec un employé qui met dix minutes avec un index gainé de caoutchouc et moi vingt minutes

sans. Puis je retourne dans le huitième arrondissement de Paris et lui file discrètement les billets dans une enveloppe sous la table d'un bistrot, le tout sous le regard médusé de ma fille. L'opération accomplie, on va chez Vuitton où il me fait cadeau d'un très beau sac à main et d'un joli collier en ivoire pour ma fille. Avant de repartir pour Cannes il enlève de son doigt une grosse chevalière en or avec les initiales "H.B." et veut m'en faire cadeau.

"Ce ne sont pas tes initiales," je lui dis.

"Non, c'est un monsieur à qui j'ai rendu un service qui me l'a donné," il m'explique. Il veut tellement me donner la bague que je finis par l'accepter pour avoir la paix. Puis nous nous quittons de nouveau pour de bon, chacun de son côté.

Presque un mois plus tard... répercussions ! Je reçois de lui une enveloppe tamponnée par la poste de Toulon. A l'intérieur il y a une lettre pour moi et une enveloppe adressée "A qui de droit." Décidément, il continue de me surprendre, sauf qu'en vue du contexte global, je commence à subodorer que c'est un mec pas très clair, et je n'ose pas imaginer le reste.

"Chère Lesley,

Je me suis bien éclaté avec l'argent mais il y a des gens qui me cherchent. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai rien fait. Mais si par hasard tu apprends ma mort par les journaux, veux-tu donner l'enveloppe ci-joint à la Police. C'est pour leur dire qui a fait le coup.

Merci,

pas H.B."

Human Bombe! Palpitations! La lettre, l'enveloppe me brûlent les doigts! Je vais chercher des gants pour ne pas y laisser d'empreintes digitales! Je suis déchirée entre tout détruire ou lui rendre ce dernier service! Visions d'une bande de mafiosi lugubres qui débarquent chez moi pour me tuer avant que je livre l'enveloppe à la police! Qu'est-ce que je fais? Ça m'apprendra à draguer des blonds en

vacances à Cannes! Je prends des ciseaux et je coupe ma lettre et son enveloppe en morceaux d'un centimètre carré que je brûle ensuite dans l'évier. Puis je pousse frénétiquement tous les meubles du salon d'un côté de la pièce et j'enterre l'enveloppe adressée "A qui de droit" sous la moquette exactement au milieu de la pièce puis je remets les meubles en place. Bref, cette rencontre agréable avec conséquences inattendues commence à en avoir des conséquences; très inattendues en effet, et plutôt démesurées par rapport à la rencontre elle-même!

Je me mets à beaucoup écouter les infos à la radio et à la télé. Je me mets à acheter le journal et à le lire de fond en comble chaque jour. Pas de meurtre, pas de fusillade... Je reste vigilante pendant des semaines, à m'inquiéter à chaque fois que le téléphone sonne et à longer les murs un peu partout dans le cas où quelqu'un me suit, et en faisant attention à qui j'ouvre la porte. Mais pas de nouvelles, naturellement. Mon père me disait toujours que j'avais trop d'imagination...

Et puis un jour j'ouvre le journal et je vois l'article dans les brèves. Son corps avait été repêché dans le port de Toulon environ quinze jours après la mort. C'était un mauvais garçon, c'est sûr! Merde! Ca ne me rassure pas du tout!

La lettre "A qui de droit" semble brûler un trou dans le milieu de la moquette du salon! Je déplace de nouveau, aussi frénétiquement qu'avant tous les meubles, je mets des gants et je reprends l'enveloppe, je l'adresse au Commissariat de Police de Toulon, je mets un timbre dessus, et, pour ne pas qu'il y ait le tampon de la poste de mon coin de banlieue, je prends la voiture et je poste lettre un rien nostalgiquement dans le huitième arrondissement de Paris.

LA MORT EN PERSONNE

I

Une haine née de la mort. Née de la mort d'un amour, de l'assassinat d'un couple et d'un petit foyer plein de bonheur, mort à cause d'une... d'une... petite conne.

Il n'aurait pas fallu qu'il laisse toutes ces photos dans ma maison. Quatre cents photos d'elle avec mon mari, de leur putain de tournage au Maroc, mais c'était cruel, sadique... Les photos, je les ai jetées violemment jusqu'au plafond du salon en hurlant de toutes mes forces; elles ont atterri n'importe comment devant la cheminée où je les ai piétinées, piétinées dans un délire enragé d'impuissance, avec mes grosses tiags noires, et raclées sous mes semelles, les dents serrées, sur les dalles de terre cuite. S'il y avait eu un feu dans la cheminée elles y auraient brûlé, déchirées en micro-morceaux... Et quand elles étaient bien amochées, bien sales, je les ai amassées n'importe comment à quatre pattes en sanglotant, en essuyant le parterre avec, et remises dans leurs enveloppes, et posées là où il les avait négligemment laissées en passant prendre des affaires, le salopard de traître d'inconscient. S'il n'y avait eu que ça j'aurais peut-

être fini par me reprendre. Mais il y a des limites à ce qu'un cœur peut supporter sans que la tête sature. Ils m'avaient tout fait, ou c'est ce que je croyais, plan par plan, coup par coup, pissée dessus, insultée, détruite. C'était la goutte qui faisait déborder le vase et qui m'a fêlé la tête. J'étais comme folle de panique et de peur de tout perdre, je n'étais plus lucide, j'avais un trop-plein de douleur et de désespoir. Maintenant, à mon tour, petit meurtrier fourbe et frivole et ta petite pétasse de vingt-trois ans! Il y a mieux à faire que de mettre le feu à vos photos. Qu'elles vous rappellent toujours ce que vous m'avez fait.

J'ai bouclé en tremblant et en gémissant tous les volets, toutes les portes. J'ai tiré tous les rideaux. J'ai décroché le téléphone. J'ai éteint le gaz et l'électricité. J'ai donné à manger aux chats, et à boire aux plantes – ce n'était pas de leur faute. J'ai fait toute la maison pour la dernière fois, de la cave au grenier, en bouclant tout pour qu'il n'y ait pas de doute. Que ce soit symbolique cette isolation, cette dernière exclusion qu'ils m'ont infligée.

Je suis redescendue à la cuisine, j'ai pris toutes les boîtes de Ludiomil et de Lysanxia que le médecin venait de me prescrire pour m'éviter la dépression. Fallait pas conseiller ça à une femme méprisée, abusée, délaissée. J'ai pris la bouteille de Scotch que je ne pouvais pas boire à cause de ces médicaments, sachant l'effet que ferait le mélange. Je suis remontée dans notre chambre. Je me suis assise, recroquevillée sur le plexus avec mon butin sur le lit et j'ai regardé la mort en face. J'ai pleuré, geint de douleur et d'impuissance. Il n'y avait pas d'autre bruit. Rien que la neige qui tombait doucement dehors. Personne ne pouvait m'aider. Pas même l'idée de notre petite fille à l'école. Personne ne pouvait me donner envie de vivre, sauf lui; et lui n'avait envie que de cette salope de pétasse de briseuse de ménages.

J'ai ouvert la bouteille de Scotch. J'ai fait un tas sur le lit de tous les médicaments, les yeux ruisselants de larmes. Il y avait franchement de quoi tuer un bœuf. Je les ai contemplés, fascinée, pendant... Je n'ai aucune notion du temps qui a passé.

A un moment donné, j'ai refermé la bouteille de Scotch et remballé les comprimés. J'étais devenue très, très calme... tellement

calme, comme si j'avais un glaçon à la place du cœur. C'était justement de ça que je l'avais accusé, lui, le fourbe. Ça n'empêchait quand même pas le nœud de nausée et la sensation de pourriture rivés dans mon plexus, qui s'étaient généralisés dans tout mon corps comme le cancer, pendant des mois. Je me sentais pourrie de fond en comble, noire comme un cadavre dans un état de décomposition avancée qui n'arrivait plus ni à manger ni à dormir depuis trop longtemps. D'ailleurs, je ne pesais plus que quarante-huit kilos. J'étais squelettique ! OK! Puisque j'étais pourrie, et lui était pourri, et sa garce était pourrie, et tout était pourri, que la pourriture soit!

Ce sera par le couteau. Une lame pour mes larmes. D'abord la salope. Ensuite, je m'occuperai de lui moi-même...

J'avais un copain qui avait un copain qui connaissait quelqu'un qui « faisait des coups... », une sorte de mafiosi, je suppose. Je lui ai téléphoné pour entrer en contact. Un rendez-vous, anonyme, dans une voiture garée dans une rue déserte... Je lui expose mon plan. Il faut faire comme si c'était un vol de sac à main, banal, mais avec un côté sadique. Tu lui prends son portefeuille pour la forme, ses papiers, tout ce qu'elle avait sur elle qui pouvait avoir une valeur. Elle va se débattre ! Elle est grande, elle est danseuse ! Alors tu lui montres ton couteau, ça lui fera se taire et surtout, qu'elle ne crie pas. Arrange-toi comme tu veux. Mais, et c'est là l'important, tu lui fais quelques petits cadeaux de ma part. Tu lui coupes les seins. Oui, tu lui fais une petite dissection anatomique. Non, je ne veux pas que tu me les amènes, on n'est pas dans Blanche Neige. Tu les mets dans n'importe quelle poubelle, dans la banlieue est, de préférence. (Moi, j'habite la banlieue ouest.) Ensuite, et j'y tiens absolument, tu lui fais une incision profonde du clitoris jusqu'au nombril. Histoire de faire croire à un crime sexuel. Ça lui apprendra à faire joujou avec les maris des autres. Et tu ne l'ouvres pas. Ta bouche, je veux dire. Je ne veux pas qu'elle entende ta voix, mais intérieurement tu lui diras "Voilà, de la part de sa femme..." Et je ne veux pas qu'elle meure. Tu la laisses là, comme si c'était un vol de sac à main, exécuté par un tordu, un détraqué sexuel. Puis tu disparais. De l'argent? Ton prix sera le mien. Je m'en fous. On en avait à cette époque-là. Je les avais déjà fait filer jusque

chez elle par un détective privé. Ca m'avait coûté mille balles pour trois heures. C'était mon apéritif avant le repas.

Lui, comme de toute façon j'étais incapable de dormir, je l'ai attendu tous les jours, tous les soirs, toutes les nuits toute la nuit, avec un fabuleux couteau de boucher que j'aiguissais chaque jour, derrière la porte d'entrée de la maison, à guetter ses pas et sa clef dans la serrure, et en produisant une quantité industrielle d'adrénaline. Dans le dos d'abord pour le petit déserteur d'enfant, avant de lui couper les couilles pour s'être foutu de sa femme. Un mois comme ça, c'est très très long pour une Gémeaux-Balance avec sa lune en Capricorne. Je suis devenue de plus en plus fatiguée. Dieu sait ce qui serait arrivé s'il était venu. Probablement une violente bagarre, des injures d'une terrible vulgarité, le tout suivi de sanglots hystériques et son redépart. Mais il n'est même pas venu. Le salaud. Il a toujours eu du cul.

II

Qu'est-ce que je dors bien depuis un certain temps. Il avait raison, le toubib, que les Ludiomil et les Lysanxia feraient bon ménage avec moi... Je me sens même en forme, je mange bien, je dors bien, je vis... survis, blindée, dans une espèce de légumesland. J'ai une mine splendide, malgré le grand vide de mon expression, en partie parce que je n'ai pas bu une goutte d'alcool (ça me fait des boutons) depuis des mois que je prends ces tranquillisants... ça fait du bien! Je n'ai pas de métier en ce moment, rien d'autre pour me tenir "together" je dirais, depuis qu'il m'a plaquée pour cette petite idiote mais, le vide, c'est vachement mieux que la douleur qui me rongeaient le corps et l'âme comme un cancer généralisé, avant de commencer ce traitement.

Je me couche donc cool, comme d'habitude, vers vingt-trois heures, toute seule dans ma maison de banlieue. Ma fille dort chez sa copine de classe. Tant mieux pour elle, car je suis encore beaucoup trop enlégumisée-enlisée pour amuser une écolière de quatorze ans. Puis, j'ai besoin de solitude pendant cette période où je dois me ramasser à la petite cuiller et recoller les morceaux de ma vie, après un long mariage qui a coulé comme le Titanic, m'entraînant dans une chute presque verticale jusqu'au fond d'une dépression nerveuse.

Le seul problème en ce moment, c'est Concombre, mon chat âgé. Il est en train de mourir de vieillesse. Rien ne marche plus à l'intérieur de cette belle peluche rouquine, et je ne sais pas combien de

temps il va tenir. Ce magnifique chat tant aimé, si intelligent et si drôle, avec qui nous avons joué, hurlant de rires tous les trois, pendant presque dix-sept ans, va me quitter, lui aussi, comme mon mari.

Je l'ai averti, mon mari, par l'intermédiaire de notre fille bien sûr, de cette situation. Après tout, c'est lui qui a emmené Concombre à la maison, tout petit chaton autrement destiné à la noyade, il y a si longtemps. Il paraît qu'il va passer le voir, dès qu'il aura le temps, entre son métier et sa stupide princesse chez qui il habite.

Bref, je m'endors comme un ange, bourrée de stups, Concombre à côté de ma tête dans un état semi-comatique sur l'oreiller de mon mari. Combien de temps, je n'en saurais jamais rien; je n'ai sûrement pas eu l'occasion de regarder l'heure. Mais à un moment donné, un bruit comme un froissement de papier plastique me réveille. J'ouvre, léthargique, mes yeux, et immédiatement une montée d'adrénaline me raidit le corps entier sur place. Juste à l'intérieur de la porte de ma chambre se tient un homme, éclairé de dos par la lumière du réverbère de la rue sur laquelle donnent les fenêtres du palier.

Je ne fais ni un bruit ni un geste. C'est à peine si je respire encore, tellement j'ai l'impression d'avoir une attaque, et cela malgré les tranquillisants. Je reste paralysée, lamentablement incapable de réagir, terrifiée. Concombre ne réagit pas non plus, mais dans l'état où il est... Tout ce que j'ose faire c'est de fixer l'homme, sans doute avec des yeux exorbités, bouche bée, comme dans un film d'horreur.

Il est grand et mince et large d'épaules. Son visage est à l'ombre car il est en contre-jour et je ne distingue aucun détail de son visage. Il porte un costume sombre et un col roulé noir, un peu comme un curé. Je me fais la remarque, quand même, qu'il est plutôt bien habillé pour un cambrioleur, car je suppose que c'est ce qu'il est, aussi surpris que moi de se trouver face à face avec quelqu'un, puisqu'il n'a pas bougé non plus. On se confronte, Le Mal et Le Légume, pendant... Le temps aussi semble figé. Et puis, ô Jésus! Il met sa main gauche dans sa poche, et en retire lentement, sinistrement, un bas en Nylon noir.

Là, je commence à avoir des palpitations, à haleter, mais je suis toujours incapable de bouger un muscle, sans parler de crier. Si je bondis vers les fenêtres, il m'attrapera bien avant que je puisse les ouvrir, et en plus les volets sont fermés... mais l'idée de pouvoir sauter du premier étage me plaisait carrément. La porte, c'est exclus; l'homme y est. Aucune issue, aucune défense, ma petite. Tu pourrais essayer de te débattre, mais contre un homme grand comme ça... et toi gentiment bordée dans ton lit... Tu vas mourir, ma pauvre, bêtement étranglée, impuissante. Tu es bonne, ma vieille, tu vas y passer, adieu! Et c'est là où je me rends compte que malgré ma dépression des neuf derniers mois, j'ai envie de vivre...

Et quoi encore...? Ô, mon Dieu! Au moment où je me le dis, l'homme commence à enfiler délibérément, lugubrement, le bas Nylon par dessus la tête, sur son visage, jusqu'au cou, pour que je ne le reconnaisse pas sans doute, et fait un pas vers moi.

Je suis déjà presque morte de peur... terrifiée, je ferme les yeux, et j'attends de me faire étrangler.

Une éternité s'écroule sous les ponts. J'entends de nouveau le bruit de froissement. Là je sais qu'il s'approche de moi et mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que je me demande pourquoi je ne suis pas déjà morte de crise cardiaque. Et quand finalement je ne peux plus attendre que ça commence et que j'ose ouvrir les yeux... il n'y a plus personne!

Encore rigide, encore paralysée, je reste collée au centre de mon matelas, les yeux braqués sur la porte. J'attends une demi-heure? Trois quarts d'heure? Une heure? A analyser dans le silence et l'isolement de ma maison chaque bruit, chaque craquement, chaque rosier qui tape à la fenêtre, persuadée que l'homme m'attend quelque part, qu'il veut jouer un jeu sadique avec moi, seuls au milieu de la nuit. Oh, Concombre, le seul homme dans ma vie, pourquoi tu me regardes comme ça? C'est pour toi qu'il est venu, cet ambassadeur de la mort, ou pour moi?

Petit à petit je me reprends. Mais, il faudrait peut-être réagir, ma grande! Tu ne crois pas que tu vas pouvoir te rendormir, quand même! Alors, en bougeant membre par membre, sans faire le moindre bruit, je me lève, m'oblige à mettre mes pantoufles, ma robe de chambre. Je cherche avec les yeux quelque chose qui peut me servir d'arme. Juste un soulier à talon, mais c'est mieux que rien. Je le ramasse et me dirige en grelottant sur la pointe des pieds, image par image, vers la porte de ma chambre. Et tout d'un coup je me sens comme dans un "Starsky et Hutch." Subitement, je passe la porte, la main levée, la chaussure braquée, en visant en rond tout le palier. Personne! Je longe, adossée au mur et au ralenti, tout le couloir, et me fais le plan Starsky dans les deux autres chambres, puis la salle de bains, les toilettes et la salle de douche, en fouillant dans tous les placards, derrière tous les rideaux, et en cherchant sous les lits. Rien! Je reviens silencieusement sur le palier, je descends très, très lentement l'escalier en me collant au mur. Les marches en bois font des grincements monstrueux sous la moquette. Je me fige... sans oser respirer j'écoute... longuement. Le silence! Alors je repars, la bouche sèche. Arrivée en bas de l'escalier, je fonce comme un bolide dans la cuisine et saisis mon plus grand couteau dans le tiroir, persuadée qu'il est derrière moi. Je me retourne en coupant l'air violemment dans tous les sens avec le couteau. Personne. Je ressors en longeant le mur et m'oblige à fouiller tout le rez-de-chaussée, en me disant qu'il doit bien m'attendre quelque part, car tout est fermé. Ensuite je continue mon numéro de flic dans tout le sous-sol, cave et garage, avec une peur bleue dans l'âme et une sacrée tremblote.

Aucune porte n'a été fracturée. Toutes les fenêtres, tous les volets, de toute la maison, fermés, bouclés, intacts, normaux. Je me suis obligée à chercher, en brandissant le couteau, dans tous les recoins où pouvait se cacher quelqu'un, mais je n'ai trouvé ni l'homme, ni indice. Et au fur et à mesure de cette épreuve effrayant, je suis devenue de plus en plus perplexe. Pourquoi il ne m'attaque pas? Comment est-il entré, et où est-il passé? Il s'est comme volatilisé... C'était presque surnaturel...

Je reste sérieusement secouée, mais j'ai si bien fouillé la maison que je commence à être un peu rassurée. Alors, je finis enfin

par me recoucher, mais je n'ose plus fermer l'œil de la nuit. Je reste assise sur mon lit, épuisée, le couteau dans une main, le soulier dans l'autre, à attendre la lumière rassurante du jour. Concombre, inconscient, n'a toujours pas bougé de son oreiller.

Le lendemain, je téléphone à Giz et je lui lance un ultimatum. "Je vais chercher ma fille. Nous rentrerons vers cinq heures, et quand nous rentrerons, soit tu es passé prendre le reste de tes affaires et tu ne reviens plus jamais, soit tu reviens pour de bon." C'était le six septembre. Quand nous sommes rentrées, ses affaires, et lui, étaient partis.

Le sept septembre, Concombre est au plus mal et tient à peine sur ses jambes. Je téléphone à Giz, qui arrive quelques heures après. Je note bien qu'il vient pour le chat, et pour ses affaires, mais pas pour moi. Nous appelons SOS Vétérinaire. Une femme arrive, très gentille, proclame le Concombre fichu, gravement souffrant, et nous conseille de le piquer. En sanglotant, nous donnons notre accord et signons un chèque conséquent. En pleurant, nous enterrons notre vieil ami symboliquement dans le jardin, couvert de pétales de roses, sous le cerisier à fleurs, au soleil chaud du milieu de l'après-midi, la mort dans l'âme.

J'ose demander à Giz si c'est lui qui m'avait fait une blague avant-hier soir, et lui raconte la visite de l'homme sans visage avec le bas de Nylon noir. Après tout, il fallait que ce soit quelqu'un qui possède la clef de la maison, autrement dit, lui! Puis les bas noirs... Fâché, énervé, il me dit qu'il a autre chose à faire que ce genre de blague. Je m'en doute. Il me laisse, et part rejoindre sa princesse. Je reste seule, bras baissés, anéantie par toutes ces émotions et toutes ces pertes.

Le lendemain j'ai acheté un pistolet qui ne quitte plus ma table de nuit.

DÉSIR DE TOI

C'est Giz, mon compagnon depuis longtemps, qui l'a amenée à la maison. Vanda... Je ne sais plus comment ils se sont connus. Elle avait été comédienne et scénariste et voulait écrire des paroles de chansons. Lui est musicien, compositeur et chanteur, et cherchait un parolier. Il est vrai qu'elle avait un certain talent pour écrire, si on aime les voyages en Afrique centrale perçus par une romantique, le vaudou décrit par une blacknologue du week-end, l'amour en métaphores, et la poésie sentimentale mise en musique plutôt que le rock'n roll. Ils ont travaillé plusieurs fois ensemble dans la cave de la maison, où nous avons un mini-studio. Il n'en résultait qu'une chanson qui s'appelait "Désir de Toi," et Giz, moi, et Vanda elle-même, savions que ce n'était pas dans l'esprit des chansons pour lesquelles Giz était connu. Alors, un jour ça a craqué. Mais elle a gardé le contact. Avec moi.

Je m'en souviens bien, parce que c'est à cette époque-là que tout à coup nous avons commencé à avoir des problèmes, Giz et moi. Il était dans une période charnière et ne trouvait pas de débouchés pour son travail, et ça l'énervait. Moi, je servais de buttoir pour ses nerfs et je m'ennuyais dans notre jolie maison de la banlieue ouest, je ne travaillais plus, alors je jardinais. On a commencé à s'engueuler. Puis Giz s'est mis à travailler sur un album avec une équipe de

production, et à ne pas toujours rentrer le soir. Elle, Vanda, passait de temps en temps pour prendre des nouvelles ou constater les dégâts, ou téléphonait pour me proposer de l'accompagner vendre des objets anciens tels que des montres, des cristaux, des objets ou des tableaux. Elle était visiblement dans la merde et avait besoin d'argent. Elle avait écrit un scénario pour lequel elle n'avait pas été payée, et le type de la prod en question était devenu méchant et avait kidnappé son chat siamois et lui envoyait des lettres menaçantes – et quoi encore! Ensuite deux de ses trois lévriers sont morts mystérieusement, et pour combler ses malheurs, elle ne pouvait plus rester là où elle habitait et devait déménager. Bref...

Puis Giz a rencontré quelqu'un et ne rentrait plus du tout à la maison. Je prenais ça très mal et j'étais dépressive. Vanda a voulu m'aider à trouver une nouvelle direction, et a proposé de passer à la maison avec une amie astrologue karmique. Je ne connaissais pas du tout cette astrologie et cela m'a rendu curieuse, alors j'ai oui. L'astrologue a décrit le thème karmique de Vanda comme étant celui d'une très vieille âme beaucoup réincarnée, errant malheureuse dans toutes ses vies avec son lourd fardeau. À moi, elle a dit que Giz était "parti pour un long voyage," et qu'il ne fallait pas l'attendre. Vu la façon dont ça se passait entre lui et moi, elle n'avait pas tort, d'ailleurs j'avais commencé à divorcer.

Vanda avait toujours des problèmes de survie, et ne savait plus où habiter. Je partais quinze jours en vacances avec ma fille, et lui ai donc proposé de garder ma maison et mes quatre chats en notre absence. Ça l'arrangeait bien et moi aussi. Elle est revenue avec quelques affaires et un chat noir et le lévrier survivant. A notre retour, elle se tenait devant la boîte à pain et nous a raconté qu'elle y avait fait la connaissance d'une petite souris pendant notre absence (avec cinq chats et un chien dans la maison!). OK. Puis elle m'a demandé si je pouvais l'héberger pendant encore un moment jusqu'à ce qu'elle s'organise. Je ne pouvais pas dire non.

C'était une cohabitation très compliquée à cause des animaux, sans parler de notre relation qui s'est rapidement détériorée... Une femme délaissée, complètement déprimée, et une très vieille âme qui traînait un vieux tas de problèmes derrière elle depuis peut-être des millénaires... Ca ne faisait qu'alourdir l'atmosphère encore plus.

Puis j'ai commencé à travailler sur des chansons avec Ice, un ami musicien. Le courant ne passait pas du tout entre lui et Vanda. Ice la trouvait carrément sinistre. C'est elle qui a lancé les hostilités un jour. En notre absence, sous prétexte qu'elle voulait jouer du « piano électrique », elle a effacé deux semaines de notre travail en réinitialisant la mémoire de notre synthétiseur. Ice était fou de rage. Puis un jour Ice et moi sommes allés chez lui chercher son matériel de musique pour l'installer dans la cave de chez moi, et en rentrant nous avons crevé un pneu. Cela n'avait rien de remarquable à part le fait que je n'avais jamais crevé de pneu. Mais ensuite, nous avons eu une autre crevaison, dans un embouteillage monstrueux à la Porte Maillot un jour de grève des transports, en allant faire écouter notre travail à un important éditeur de musique parisien. Nous avons dû changer le pneu au milieu de la circulation et remettre le rendez-vous par téléphone d'une cabine (époque A.P.). En rigolant, Ice a fait la remarque que d'avoir deux crevaisons l'une après l'autre, ce n'était pas normal, que c'était sans doute dû à un mauvais sort jeté par Vanda par jalousie.

Mais la série ne faisait que commencer. Deux fois encore nous avons crevé. D'abord, à cent-dix kilomètres à l'heure sur une nationale dans les fins fonds de la Seine-et-Marne, après une journée de mixage dans un studio de programmation, alors que nous avions rendez-vous à Paris pour faire écouter nos chansons au même éditeur que nous avions déjà décommandé un mois avant à cause de la deuxième crevaison, et une quatrième fois en allant discuter d'un contrat d'artiste avec un producteur à qui nous avons également dû téléphoner pour remettre le rendez-vous.

Ice n'en revenait pas. Il avait l'impression de passer son temps à faire les gros bras les mains dans le caca. Quand il racontait nos péripéties quasi-systématiques autour de lui tout le monde s'écroulait

de rire. Il me disait qu'on n'était plus crédibles auprès de notre entourage professionnel, à crever à droite et à gauche et à annuler la moitié de nos rendez-vous. Il était persuadé, en ses mots, qu'il me portait la poisse! Je lui répondais que c'était plutôt sur moi, cette poisse, puisque de mon côté j'ai eu plein d'autres crevaisons, en allant voir un agent immobilier pour vendre ma maison, en visitant des appartements à vendre à Paris, et en allant prendre un avion à Roissy avec ma fille. Puis, comme pour mettre au clair que c'était surtout moi qui étais visée par cette force maléfique et dangereuse, coûteuse, en plus, j'ai eu trois crevaisons en Angleterre avec la voiture de mes parents, dont une en roulant sur un pont qui traverse un estuaire.

Je passais plein de temps dans les garages à acheter des pneus, à en faire réparer d'autres et à faire des rééquilibrages de roues. Je ne vous dis pas tous les objets qu'on a retirés de mes pneus: la moitié d'une petite paire de ciseaux, un tournevis sans manche, une tige de béton armé, un bout de métal tordu, une vis dix centimètres de long, un assortiment de clous dont un clou de fer à cheval... Mon garagiste n'en revenait pas non plus. "Encore vous!" me disait-il en me voyant arriver, et il m'a proposé après la deuxième crevaison un abonnement avec dix pour cent de réduction sur l'achat des pneus.

Et pour combler le coup, un matin je suis sortie de la maison à toute allure, en retard pour un rendez-vous à Paris, j'ai sauté dans la voiture, démarré au quart de tour et senti la voiture passer sur une bosse bizarre. J'ai arrêté la voiture, je suis descendue pour inspecter mes pneus comme d'habitude, et horreur, par terre se roulait un chat noir écrasé, en train de mourir. Il dormait sans doute sur la roue et n'a même pas eu le temps de se réveiller. Moi, qui aime tant les chats, en écraser un... je me suis mise à sangloter! Je n'en pouvais plus ! J'ai couru frapper chez le voisin qui est venu avec une pelle, un sac poubelle et un rictus. Avec la pelle, il a rangé le cadavre dans le sac et est parti en grommelant que c'était moins grave que la guerre de quatorze.

Puis en plus j'avais rencontré quelqu'un, et c'était devenu gênant d'avoir Vanda à la maison. Ca va un moment, mais un jour je l'ai gentiment invitée à partir. Elle a compris. Elle m'a demandé si elle

pouvait laisser des affaires chez moi. Six ou sept grands cartons et des tas de sacs. Bien sûr, c'était la moindre des choses. On les a mis dans le garage au sous-sol. Je lui ai demandé de me faire souvent signe de vie, parce que je savais que tôt ou tard je déménagerais. Puis elle est partie avec son chat et son lévrier.

On ne l'a plus jamais revue. J'ai vendu la maison et j'avais quatre mois devant moi pour trouver un appartement à Paris et déménager. J'ai essayé par tous les moyens de retrouver Vanda; j'ai appelé son amie astrologue qui n'avait pas de nouvelles non plus, et j'ai commencé à remplir mes cartons de déménagement. Une semaine avant de déménager j'ai décidé de trier les affaires de Vanda pour savoir ce qu'il fallait en faire. Un ampli et une platine double-cassette, anciens, une machine à coudre, un vieux baromètre, des couverts, des verres, des objets, dont trois lévriers enchaînés en cuivre, des livres, des vêtements, des chaussures, des rideaux, des nappes et du vieux linge; des collections entières de montres anciennes, des morceaux de roches et de cristaux, et une tête de lance dans le genre néolithique. Elle devait aimer l'archéologie.

J'ai refermé les cartons en me disant qu'il y avait des choses qui pouvaient servir, à moi ou à des copains, et puis je suis remontée du garage.

Le lendemain je dînais au restaurant avec un grand ami. Je lui ai raconté toute l'histoire, y compris les dix crevaisons. "Fais très attention," m'a-t-il dit pensivement. "N'emmènes surtout pas de ses affaires avec toi quand tu déménageras." Puis, "Brûle toutes ses affaires, casse ce que tu ne peux pas brûler, ou au pire, disperse ce que tu ne peux ni brûler ni casser. Surtout tout ce qui est très ancien."

"Ca ne va pas la tête," je lui réponds. "Et supposons qu'elle arrive chez moi cette semaine, avant que je déménage?"

"Elle ne viendra pas. Elle est peut-être morte. Fais ce que je te dis, ne prends pas de risques. Elle veut peut-être aller avec toi à Paris. Il ne faut surtout pas que tu emmènes quoi que ce soit d'elle dans ton nouvel appartement, et surtout pas les montres et les cristaux."

"Mais elle a des bouquins que j'aimerais bien lire," je lui dis.

"Brûle-les... Ce n'est pas une blague!" Il avait l'air si sérieux que j'ai commencé à trouver ça sinistre, moi aussi. Alors le lendemain matin, dimanche, j'ai monté toutes ses affaires du garage, fait un grand feu de cheminée dans le salon, et brûlé tout ce qui pouvait brûler.

Les livres, ça allait, et les cuillères en bois, mais des pulls et un manteau en laine, des bottes en cuir et des sacs en plastique... Ca faisait une épaisse fumée noire étouffante et polluante qui pénétrait jusqu'au fond de mes poumons et envahissait la maison. Je me suis amusée comme une folle à casser des tas de verres en les lançant dans la cheminée. Les trois lévriers enchaînés en cuivre et en photo encadrée, ont suivi, puis les couverts, et plein de bric-à-brac. Tout est passé dans le feu. Un copain qui nous rendait visite a voulu embarquer les montres et la platine cassette. Giz avait déjà pris l'ampli. Je lui ai dit, "A tes risques et périls," et je lui ai raconté mes histoires avec Ice et les dix crevaisons, et les conseils de mon ami bienveillant. "N'importe quoi," il m'a dit, le sourire moqueur.

Il restait de vieilles chaînes rustiques, la machine à coudre et le baromètre ancien. Le baromètre me plaisait, et je l'avais soigneusement emballé deux jours avant dans plein de journaux, et enveloppé dans des sacs en plastique et scotché impeccablement. Mais malgré tous ces soins, au moment où j'allais le prendre pour le mettre dans le feu j'ai remarqué que le mercure était arrivé à s'échapper de l'emballage, et plein de petites boules de mercure argenté coulaient en dessous de mes propres cartons de déménagement. "Ca y est," je me suis dit, "elle veut venir à Paris avec moi!" Essayez d'attraper de minuscules boules de mercure! Je les ai poursuivies à quatre pattes dans tous les sens avec une éponge humide, sous mes cartons et à travers le salon. A chaque fois que je soulevais un carton pour attraper les unes, les autres roulaient plus loin sous d'autres cartons. C'était la guerre. J'ai fini par aller chercher l'aspirateur que j'ai passé impeccablement, fanatiquement, sur tout le secteur, que j'ai finalement inspecté avec une lampe électrique et une grosse loupe, et quand j'étais persuadée qu'on ne pouvait pas faire plus, j'ai brûlé le sac de

l'aspirateur et noyé le tube dans la baignoire. Et le soir, quand le feu de cheminée a fini par s'éteindre, j'ai récupéré tout ce qui n'était pas en cendres avec une petite pelle, j'ai tout mis dans des sacs en plastique que j'ai emportés dans ma voiture avec les chaînes et la machine à coudre jusqu'au dépôt des poubelles, sur une plaine déserte dans la banlieue, à la tombée de la nuit. J'ai tout dispersé dans des bennes différentes. Difficile à lancer une vieille machine à coudre à moitié brûlée et encore chaud par dessus le bord d'une benne plus haut que moi! Et quand j'ai vu tomber les trois petits lévriers en cuivre, toujours enchaînés, tout noircis, parmi les ordures, c'était pathétique.

Il faisait nuit quand je suis rentrée à la maison et j'avais la chair de poule et une sacrée hâte d'être dans mon nouvel appartement, loin de tous ces souvenirs malheureux.

Je n'ai plus eu de pneus crevés, pas même le jour du déménagement. Ce qui s'est passé un après-midi de la dernière semaine de ma vie dans la banlieue est une anecdote purement spéculative. J'ai pris la voiture pour aller chercher ma fille à la sortie de l'école, et à un kilomètre de la maison sont apparues subitement de je ne sais quel recoin de la voiture trois petites guêpes, qui se sont mises à m'embêter. J'ai tout de suite arrêté la voiture, ouvert toutes les fenêtres et les portes, mais les guêpes n'ont pas voulu sortir. J'ai essayé de les pousser dehors avec un vieux journal; rien à faire. Ca a bien duré dix minutes. Alors, j'ai décapoté carrément la voiture, j'ai sauté dedans et je suis partie comme un bolide à toute allure, en espérant les laisser sur place. Ca a marché! Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était les trois petits lévriers réincarnés! Une guêpe dans une voiture au mois de mars, ça doit être rare, mais pas trois à la fois... Pas plus probable que dix crevaisons de pneus en deux ans!

POUPÉES-MÉDIUMS

Les fiascos du quatorze juillet à Paris! A chaque fois, je me dis plus jamais ! À moins, bien sur, d'avoir envie de descendre dans la rue me frotter aux épaules du monde entier dans la houle de la foule, ou de passer la nuit dans les embouteillages... sinon, il n'y a plus qu'à rester chez soi ou partir ailleurs.

L'année dernière j'allais à une soirée. Cette soirée s'est avérée être un nouveau genre de fiasco pour moi, un fiasco d'une autre dimension, un événement mystique dont je ne suis pas encore revenue. C'était comme un cadeau-surprise de jour de fête, une espèce de timbale, et il était de taille...

Pour l'avoir, il fallait d'abord traverser Paris en voiture, moi et trois amis, en naviguant par les petites rues, en évitant tant que possible les grandes axes, parmi les voitures qui klaxonnaient pour le fun, et les pétards qui explosaient sur tout le chemin et avec Prince qui chantait "You Sexy M.F." à la radio, jusque chez des copains qui ont un appartement à Asnières où avait lieu la soirée. Le soleil se couchait, il faisait beau, il faisait chaud, et il y avait de la fête dans l'air...

Comme chaque invité, nous avons amenée des bouteilles de champagne que nous avons mises en arrivant dans une baignoire pleine de glaçons. Dans le salon il y avait déjà partout des groupes de gens qui bavardaient sur un fond de musique, et dehors sur la terrasse il y avait une foule qui dévorait un super buffet de tacos, de guacamole et de chili. Il arrivait tout le temps de plus en plus de monde, et la nuit tombée, la musique devenait de plus en plus forte, et tout d'un coup tout le monde dansait.

Vers minuit, je discutais avec des copains, penchée contre le mur dans un coin de salon à l'écart des danseurs. A un moment donné notre attention a porté sur une vieille poupée en bois en piteux état, rapportée peut-être d'un voyage lointain au Pérou ou en Mongolie ou en Indonésie, ou même des Puces, qui était accrochée au mur juste à côté de ma tête. On aurait dit qu'elle s'était bagarrée! Elle portait une robe longue de fête, mais sale et trouée, à rayures multicolores, sous une miteuse cape en rouge foncé; mais le plus intéressant était son visage, rond et plat et très pâle avec des pommettes hautes, une bouche dure comme une balafre de peinture rouge-vif, et des yeux comme des fentes noires et malignes sous des sourcils de coups de crayon fins. Je n'avais jamais vu une poupée comme ça. Elle avait l'air d'être furieuse et méchante, une vraie tête d'enfant gâtée. Nous essayions de deviner son origine, et nos commentaires ironiques, dans le genre "Qu'est-ce que c'est que cette horreur" ou "On dirait une putain de l'Amérique Centrale après une nuit sur les tuiles" ou, "Quelle tête de salope!" étaient accentués par le fait qu'il fallait pas mal crier pour se faire entendre par-dessus la musique.

Après quelques minutes de spéculation sur son origine et d'insultes à la poupée, nous nous sommes mis d'accord qu'elle était probablement d'origine mongolienne, puis quelqu'un qui passait par là a dit qu'il pensait qu'elle venait d'Amérique Centrale, du Mexique par exemple, ou qu'elle était peut-être chinoise avec un maquillage mortuaire ou rituel. Personne ne savait vraiment, et c'était franchement sans importance. Et puis il est arrivé un truc incroyable. En me retournant encore une fois pour la contempler je l'ai bousculée avec ma tête. Elle a fait un quart de tour vers la droite sur son clou, où elle est restée coincée, pathétique, son corps à un drôle d'angle, et au

même instant exactement, la musique s'est arrêtée net en plein milieu d'une autre chanson de Prince: 'Let's Go Crazy.' Du coup, toute la pièce a été plongée dans le silence, les danseurs coupés dans leur élan et désagréablement surpris, puis tout le monde a crié "Oh!" à l'unisson! Mes amis ont pouffé de rire et se sont fichus de moi en m'accusant d'avoir agit sciemment avec la poupée pour faire une blague. "Ho! Regarde ce que tu as fait!" Voyons! Je n'y aurais pas pensé! Un ange est passé, et puis nous avons quitté notre coin, les uns pour donner un coup de main pour remédier à la panne, ou pour faire un tour, ou pour chercher à remplir nos verres.

Une panne de musique à minuit le soir du quatorze juillet quand tout le monde a envie de danser, ça va dix minutes mais pas plus. Au début, plein de monde s'est rallié pour aider à trouver la source de la panne, alors que les autres se sont mis autour de la chaîne pour donner des conseils. Nous avons essayé deux autres CD, vérifié les boutons, les connexions, les fils, les prises de courant, les interrupteurs, les plombs, mais tout était normal. Nous nous sommes ensuite dispersés pour laisser travailler les connaisseurs, qui étaient, pour dire le moins, perplexes. Ils ont inspecté la chaîne de fond en comble sans rien trouver et en se disputant entre eux. La chaîne restait butée en bloc, comme si elle faisait la grève. Après vingt-cinq minutes environ, quelqu'un qui "n'habite pas trop loin" s'est proposé avec deux autres pour aller chercher une deuxième chaîne chez lui en annonçant une attente de quarante minutes au moins (avec la circulation du quatorze juillet!), tandis que d'autres nouveaux venus tentaient sans succès de trouver la source de la panne. Du coup, plein de gens ont quitté la soirée pour aller dans d'autres soirées, au grand dégoût de notre hôte. C'est sûr qu'en comptant bien plus d'une demi-heure pour chercher une autre chaîne et ensuite le temps de l'installer, ça ferait long!

Vers deux heures du matin ils sont enfin revenus avec la seconde chaîne. Les avertis se sont rués dessus pour la brancher au plus vite et sauver ce qui restait de la soirée. Ils ont annoncé que la musique allait repartir tout de suite. Ils étaient complètement surs de leur coup. Ils ont allumé la nouvelle chaîne, contents et soulagés. Eh bien, non! Rien! Pas un voyant allumé, pas un souffle, pas une note de

musique! Alors là, personne ne comprenait plus rien, tout le monde faisait la tête! Ils ont eu beau vérifier de nouveau les branchements, il n'y avait rien d'anormal. C'était impossible, inexplicable, désespérant. La soirée était gâchée!

Mes amis et moi, très déçus aussi, sommes retournés dans notre coin de salon près de la poupée en bois avec de nouveaux verres de champagne, pour comploter la suite des événements. Nous décidons d'aller en boîte, là où nous serions sûrs d'avoir de la musique. Nous entourions de nouveau, cette fois en soupirant, la poupée indonésienne/péruvienne/mongolienne/mexicaine qui était comme on l'avait laissée, toujours de très mauvaise humeur, toujours à un angle ridicule sur son clou. Juste pour blaguer, juste pour leur faire rire un peu de cette triste situation, je leur dis, "Hé, regardez tout le monde, je vais vous faire repartir la musique!" Je redresse négligemment la poupée au vertical avec une main frivole et... la musique repart!

Alors là, nous sommes tous restés stupéfaits! La bouche ouverte, le verre de champagne figé entre la main et les lèvres, les fumeurs étranglés! Et moi, saisie d'un grave frisson qui a fait dresser tous les poils et les cheveux de mon corps...

"La vache!"

"C'est pas vrai!"

"Comment...? Comment tu fais ça?"

"Mais... qu'est-ce que tu as fait là...?"

Puis, on s'est tous écroulés de rires nerveux!

"Ah!" j'ai répondu, pas fière de moi, foudroyée par cette expérience mystique, avant de me diriger comme un bolide vers la salle de bains avec la baignoire pleine de bouteilles de Champagne en me disant, "Non, c'est pas moi, c'est pas possible!" Mais alors, si moi j'avais servi de médium pour la poupée, qui s'était servi de la poupée comme médium pour moi...? A voir ?

SAMEDI SOIR DANS L'ASTRAL

Quelqu'un titillait mon téton droit et me serrait le sein dans sa main, mais il faisait tellement noir dans ce tunnel que je ne voyais rien, rien. Le culot! Je résistais mais il insistait et ça commençait à m'énerver. Je ne savais pas si ce harcèlement était censé être sexuel ou sensuel; c'était joueur mais pas jouissant, donc tout à fait incompréhensible, surtout de la part d'un inconnu invisible. Et puis carrément outrageant et injuste aussi; peloter le bout du sein d'une femme dans le noir où elle ne peut même pas voir qui c'est. J'imaginai bien la suite des événements... il allait sans doute me violer, peut-être même m'assassiner, et subitement j'ai eu peur. J'ai dit "Non" très clairement, sans résultat. Alors j'ai commencé à me débattre pour me débarrasser de cette main palpant, à donner de violents coups de coudes et de pieds et à me tortiller dans tous les sens, paniquée. J'ai grommelé "Non" et j'ai crié "Non!" plusieurs fois, puis j'ai réussi à quitter ma position allongée et à m'asseoir, et enfin la main a lâché prise. Puis j'ai ouvert les yeux en haletant de soulagement et allumé la lampe de chevet. Quel rêve! Quel cauchemar! Mais attends, attends, attends! Qu'est-ce qui se passe ici? Là, c'est la surprise! J'hallucine, ou quoi? Assise sur mon lit à côté de moi il y avait une jeune femme, très belle, qui me regardait avec un air gentil, doux, un peu surpris et très, très amusé.

Moi, stupéfaite, outragée, soulagée! Elle voulait juste me réveiller ? Elle aurait pu trouver une autre façon de s'y prendre que ce stupide jeu enfantin et angoissant, et maintenant ça l'amuse que j'aie eu peur ? J'en avais encore le cœur qui cognait d'émotion! Elle continuait de me sourire et ma mâchoire continuait de tomber et nous nous sommes affrontées, à une soixantaine de centimètres, réciproquement curieuses et émues.

Elle avait le visage ovale, doux, serein, beau, de longs cheveux bruns lisses et brillants qui tombaient sur sa poitrine, des yeux marron, des lèvres rose pâle, la peau hâlée et pas un brin de maquillage. Impossible de lui donner un âge... elle pouvait avoir entre vingt-six et trente-six ans... elle était très jeune d'attitude et très mûre d'expression.

Elle portait une sorte de tunique grecque courte dans un tissu flou et blanc sur son très beau corps fin et plutôt petit, sans aucun bijou; le tout était si naturel et si épanoui qu'elle semblait venir d'une autre époque. Elle s'était brusquement reculée sur ses genoux, hors de portée de mes coups de pieds et de coudes, en révélant ses jambes nues, au moment où j'avais émergé, furieuse, des mes couvertures.

Elle a attendu en souriant que je me calme. Nous nous sommes regardées bien dans les yeux. Nous nous sommes même longuement contemplées. La petite brune et la grande blonde à moitié nues sous une lampe sur un lit dans une chambre centre ville Paris, un samedi de Septembre au milieu de la nuit.

Il y a eu un drôle de silence. Elle avait toujours l'air ravie-amusée, comme si elle lisait les "ça alors!" et les "quel culot" dans mes pensées. Nous étions dans une situation très intime mais elle n'était absolument pas gênée. Elle voulait jouer? OK, moi, je n'étais pas contre. J'adore les filles qui atterrissent comme par osmose dans mon lit la nuit en me caressant les seins sans me consulter et en exigeant de moi une complicité! Et quoi encore? C'était au delà du réel! Je me sentais comme une apprentie curieuse devant sa sérénité supérieure. Et puis tout d'un coup son visage est devenu sérieux, comme si elle avait capté ma demande d'explication et qu'elle voulait me dire quelque chose. Elle a tournée joliment sa tête vers la droite,

vers la porte de la chambre, et j'ai compris. Elle n'était pas venue seule!

Après la porte de ma chambre, sept marches descendent vers le niveau du salon et, au delà des marches, dans la pénombre, flottant debout dans l'air juste en dessous du plafond et au dessus de la table de salle à manger, se tenait un jeune homme vraiment beau aux cheveux blonds mi-longs et aux yeux bleus, normalement grand de taille, qui me dévisageait franchement. Il portait un pantalon et des bottes blancs, un haut rouge serré sur son torse, et son corps était athlétique, viril mais fin, gracieux. Il avait l'air frais et sain et fort et intelligent et... lumineux.

Dix anges sont passés! Je me suis dit "C'est pas vrai..." mais lui et la fille m'ont transmis que si. Cette situation était, pour eux au moins, complètement normale. Et là, la pièce est enfin tombée puisque moi, je la désirais, je l'avais cherchée, demandée : une rencontre comme ça, depuis longtemps.

Personne n'a dit un mot mais les pensées se sont mises à voler dans tous les sens. Je n'avais plus du tout peur de me faire violer, mais je violais ma tête pour pouvoir croire à mes yeux ! J'avais plutôt imaginé de voir au loin une sorte d'OVNI un jour, comme ça, et non de faire une rencontre carrément chez moi! Et lui, là-bas dans l'air, à deux mètres au-dessus du parterre et à sept ou huit mètres de moi, a capté mes questions: "Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Qu'est-ce que vous voulez?"

"Tu sais maintenant que nous existons. Il y a de la vie comme la vôtre dans d'autres galaxies. Sur la Terre, de plus en plus de gens le savent. Votre planète est souvent visitée. Vous avez beaucoup de travail à faire avant de pouvoir en faire autant, et pour connaître le potentiel de votre existence," et je le recevais cinq sur cinq, par télépathie. Incroyable! Puis la fille s'est retournée vers moi, et tous les deux m'ont fixé simultanément. J'ai senti passer un très fort courant entre eux sans même qu'ils se regardent, comme une grande complicité, comme une conversation dont j'étais exclue. Puis ils me disaient par la pensée, "Observe!"

Et alors, l'homme a tendu un bras devant lui et s'est allongé sur le côté dans l'air, et s'est mis à avancer vers la porte de ma chambre. Il a passé la porte en volant par-dessus l'escalier, sans bruit, très, très lentement et à l'horizontal, est monté dans ma chambre, et, en tournant sur le ventre, s'est mis à la traverser au ralenti, de ma droite à ma gauche, en la longeant juste en-dessous du plafond! Assise à côté de la fille, j'ai levé la tête pour mieux contempler son passage au dessus du pied de mon lit, pour admirer cette manœuvre si parfaitement contrôlée, avec des yeux sans doute exorbités, émerveillés, et émue d'avoir le privilège de témoigner de cette démonstration unique. Puis, arrivé au fond gauche de la pièce, il est passé lentement à travers le mur, et est disparu...

"Merde!" je me suis dit, et, ravie, secouée, excitée, je me suis retournée pour parler à la fille; mais elle, aussi, avait disparu!

"Merde!" j'ai répétée, terriblement déçue de me retrouver seule, sans possibilité de leur poser toutes les questions qui me couraient dans la tête, en faite, depuis des années...

BIENVENUE AU CIEL (BAC)

Qu'est-ce qui fait que tout à coup, comme ça du bleu, on a un geste qu'on n'a jamais eu, on fait quelque chose juste pour rire, sans préméditation, qu'on n'a jamais fait, et puis que ce geste semble avoir des conséquences incroyables, carrément mystiques, qui sont hors de notre contrôle? Des conséquences très positives d'ailleurs, et dans un but bien précis, mais qu'on n'explique pas ... ou plutôt, on commence à avoir des hypothèses à ce sujet depuis le temps, mais on a peur de passer pour une folle si on les raconte...

Bref, d'où est venu cet heureux geste que j'ai eu, est-ce qu'il avait un lien avec la suite des événements, et si j'en pense ce que j'en pense, qui ou quoi était à l'autre bout du fil? Je m'explique...

C'était la veille du bac philo de ma fille, Laura. Désabusée, elle redoublait sa terminale dans un esprit: "Le destin fera ce qu'il fera. De toute façon, je m'en fiche! J'aurais dû avoir mon bac l'année dernière parce que je le méritais bien, mais j'ai vu que ça ne dépend pas que de moi. Plutôt sur qui je tombe comme examinateur!"

L'année dernière à l'épreuve de philo, alors qu'elle était plutôt sûre de son coup, elle avait eu le malheur de tomber sur un examinateur de très mauvaise humeur. Il l'a sacquée. Elle n'a rien compris. Ils ont eu des mots graves! Elle avait bien travaillé, tout le long de l'année d'ailleurs, mais lui, ce "mal baisé," l'avait renvoyée. Il

lui avait donné un huit, une note qu'elle considérait outrageusement injuste et cruelle, et c'était la note déterminante qui l'a recalée!

Ça l'enrageait, ça lui semblait d'une injustice sans nom et surtout, ça l'a sérieusement démotivée pour la suite. Moi, je me culpabilisais. C'est vrai qu'en avril nous avons déménagé de la banlieue à Paris, que le nouvel appartement n'était pas fini et était loin d'être confortable pour travailler. Exemple : deux degrés dehors et pas d'eau chaude ni de chauffage pendant les dix premiers jours et de la poussière partout, obligées de dormir par terre parce que le menuisier refusait de finir la chambre, je vous en passe et des meilleurs...

Pour son redoublement, vu cet échec, nous avons même choisi ensemble un autre collègue à Paris, une "boîte à bac" comme on dit, avec une directrice aussi encourageante que respectée et maternelle envers ses "poulains," qui était complètement persuadée que le bac de Laura était "Dans la poche, madame," je la cite.

"Oui, si je ne tombe pas sur un autre mal baisé," disait Laura. "C'est fou, quand même. L'année dernière j'ai bien travaillé et je n'ai pas eu mon bac. Cette année je n'ai pas travaillé mais je l'ai eu! Ça veut dire quoi?"

En fait, sa réussite est une histoire de dingue, un cadeau extraordinaire du destin, un coup de bâton magique, et c'est en grande partie grâce à un geste spontané que j'ai eu...

Un samedi matin en mi-juin, Laura me téléphone pour me demander de venir l'aider à préparer son examen d'anglais. J'ai pris le métro tout de suite! Depuis la rentrée scolaire elle avait aménagé dans un studio à une demi-heure de chez moi et menait sa vie tout en redoublant son année. En avril, vers l'époque du bac, elle s'était mise à « révisouiller » un peu à contre cœur et venait parfois travailler et

dormir chez moi ou vice versa, mais il lui restait une telle haine pour le prof de philo en question que ça avançait parfois difficilement. Dans la famille on se disait, "C'est quitte ou double!" On ne savait plus si elle aurait son bac. Ou elle avait assez travaillé, ou pas. Il n'y aurait pas de miracle.

Quand je suis arrivée chez Laura c'était presque la panique. Pour l'épreuve d'anglais, le lendemain, il y avait quatorze sujets à connaître sur l'histoire de l'Amérique jusqu'aux temps modernes, et elle serait interrogée à l'oral sur deux de ces sujets. Elle avait envie de tout plaquer bien sûr, et brandissait la liste des sujets comme si elle voulait la déchirer; alors, pour essayer de la détendre et rire un peu, nous avons choisi de commencer par deux textes d'Art Buchwald, journaliste et critique, célèbre pour ses articles politiques humoristiques, ironiques et parfois cyniques. Puis nous avons étudié des textes d'Ernest Hemingway, de James Baldwin, d'Ed Bullins...

"Maman, on ne va pas assez vite!" On n'avait pas le temps, plutôt, me disais-je. "Si seulement je pouvais savoir d'avance quels sujets je vais avoir," elle me dit, en exhalant fort. "On n'a pas le temps de tous les étudier."

En effet.

"Pas de problème," je réponds en blaguant. "Je vais te le dire avec mon pendule magique!"

Mais d'où est venue cette idée? Une réaction instinctive inspirée? Un geste provoqué par le divin? C'était quelque-chose que n'avais jamais fait. En riant, j'enlève d'autour de mon cou la petite chaîne fine en argent avec son joli pendentif rétro, qui avait appartenu à ma mère, et que j'avais essayé de lui emprunter sans succès depuis ma jeunesse, et qui ne me quitte plus. Il a justement un côté mystique, ce bijou, à cause de sa forme. C'est un rubis taillé, d'un centimètre carré, monté en losange et serti dans de l'argent et de la marcassite comme une étoile filante ou une grosse goutte rouge sur le point de tomber. Je le portais, je me souviens, un jour où, désespérée de retrouver une direction dans ma vie, je consultais une voyante qui

m'en a fait tout un numéro. Elle l'avait fixé longuement, fascinée, comme si elle était en transe, et m'en avait fait un grand compliment.

Bref, je prends la chaîne entre le pouce et l'index comme j'ai vu faire par les magnétiseurs, et je balance le rubis à cinq ou six centimètres au dessus du papier imprimé avec la liste des quatorze sujets en anglais à étudier pour le bac.

Je dis à ma fille, "Bon! On va le demander à l'esprit du rubis. S'il se met à tourner sur un titre, c'est que tu vas l'avoir."

"On verra bien!" dit Laura, pas du tout rassurée par ce genre d'idée et pour cause, mais ravie de pouvoir remettre le travail à encore plus tard.

Je passe le « pendule » rapidement sur toute la liste, aller et retour, histoire de montrer au rubis de quoi il s'agit, puis je reviens m'arrêter au dessus du premier titre. Je lui dis, "Rubis, quels sont les sujets que Laura va avoir pour son bac oral ? Est-ce celui-ci ?"

On attend. Un long moment de suspense! Enfin, lentement, il se manifeste, comme s'il se réveillait en douceur pour la première fois depuis un millier d'années. Il frémit vaguement, vacille un peu sur place... et c'est tout.

"Bon!"

Je passe sur le deuxième titre. Le rubis ne bouge pas du tout. Sur le troisième titre, non plus. Quatrième, pas de réaction. Cinquième, pas de réaction. Laura rompt le silence en toussant bruyamment, moqueuse, et moi, je commence à me sentir ridicule! Je continue néanmoins à descendre lentement la liste, titre par titre. On laisse au rubis grandement le temps de réagir. Rien! Rien ne se passait, mais c'était amusant, toutes les deux concentrées sur le rubis sans espérer un résultat, souhaitant très fort un miracle mais sans y croire, assises en tailleur avec nos tasses de thé au milieu de la moquette du studio de ma fille.

Et puis, au dessus du onzième titre, alors qu'on commençait à bailler d'ennui, le pendule se réveille.

"Ah!"

"Ah!"

Il se met à tourner lentement dans le sens des aiguilles d'une montre, en un cercle grandissant, de plus en plus fort, de plus en plus fou, puis en donnant comme des petits coups de pied violents dans des coins et tout en gigotant!

"Les Indiens!" on crie.

"O-o, merde!" dit Laura. Et puis, "Très drôle, Maman. Je ne l'ai pas travaillé!"

"Ben, on va le travailler!" je dis. Après tout, il y avait une chance sur quatorze qu'elle soit interrogée sur ce chapitre et puis, ce serait déjà ça d'appris.

Bon! Je reprends le rubis et je le tiens au dessus du prochain titre. Lentement il se remet à osciller, il recommence à tourner, de plus en plus fort, puis en s'affolant, exactement comme sur "Les Indiens..."

"Indian Voices!"

"Les voix des Peaux Rouges!"

"Walking Buffalo et Crazy Horse!"

"C'est fou, ça!"

"Les deux textes sont sur les Indiens!"

"Vaut mieux les étudier tout de suite!"

"Attends!"

Si l'on croyait à la grosse réaction du rubis, il n'y avait pas de doute. C'était ces sujets-là qu'elle aurait. J'arrête le rubis qui est toujours très excité, et puis par acquis de conscience, je le passe sur les deux derniers titres, un par un. Mais il n'y avait plus personne.

"Ben, voilà, c'est clair!"

"Supposons que c'est pas vrai!" me dit-elle.

"Supposons qu'on était connecté avec un petit malin dans l'au-delà, ou un esprit farceur!" je dis.

En tout cas, Laura, feignant une grande indifférence, et moi, avec une mauvaise conscience de mère, étudions ensemble les deux chapitres. Moi, ça m'a vraiment intéressé. Les Indiens, privés de leur identité ethnique. Une race entière avec de telles richesses spirituelles presque éteinte par le visage pâle alors qu'il y a de la place pour tout le monde là-bas. L'extrait du discours de Walking Buffalo, quatre-vingt-sept ans, en 1958 à Londres, sur le Grand Esprit! Crazy Horse, le guerrier mystique!

Mais bon. Ici-bas, c'est le système, et demain c'est l'oral d'anglais. Alors, j'ai fini par rentrer chez moi, en disant à Laura, "Keep cool. Jette quand même un œil sur ce qui reste comme sujets avant de te coucher!"

"Mais j'ai mon oral de maths aussi demain..!"

("Ai!")

J'ai pensé à elle toute la matinée du lendemain. Je faisais des incantations pour que ça se passe bien cette fois. À l'heure du déjeuner, "Drrring!"

"Hello?"

"Maman!" Très excitée. "J'suis dans une cabine! Devine!"

"... .. Non!"

"Si!"

"C'est pas vrai! "

"Si!"

"Non!"

"Je te jure que je les ai eus, maman!"

"C'est pas vrai..."

"Si!"

Ooh là là! Ca m'a vraiment fait un drôle d'effet.

"Et... ça s'est bien passé?"

"Je crois, oui..." (Méfiante!)

"C'est incroyable..."

"C'est fou!"

Et puis, "Maman?"

"Oui?"

"Puisque tu es capable de me prédire ça, demande au rubis si je vais avoir mon bac!"

Ooh là là! Quelle responsabilité!

"Laura, ce n'est pas parce que ça marche une fois que ça va encore marcher!" Et puis, téléguidée, "Bon... O.K.! Quitte pas!"

Alors, inspirée par cette première réussite dans ce que j'espérais être une longue carrière de pure clairvoyance, je joue le jeu. Je prends une feuille de papier sur laquelle j'écris "Oui" sur la gauche, et "Non" sur la droite, et que je place sur une photo de Laura, sur ma table de salle à manger. Je détache mon collier-pendule, je le passe au dessus de la feuille, et je lui pose à haute voix la question. "Rubis, dis-moi, ma fille, va-t-elle avoir son bac? Rubis, dis-moi si Laura va réussir son bac," et je tiens le pendule au-dessus du "Oui," tout tremblante d'appréhension!

Tout d'un coup cette histoire me paraissait horriblement grave. Nous voulions tellement qu'elle ait ce bac. Elle disait qu'elle s'en fichait, mais nous savions que ce n'était pas vrai. Toute la famille l'avait harcelée pour qu'elle travaille, pour que le fait de réussir lui fasse du bien, mais on savait qu'il faudrait un coup de bol inouï. Alors, je me suis concentrée, sachant que mes paroles influeraient sur sa confiance en elle, ayant peur que le rubis dise "Non," me demandant si dans ce cas j'allais lui mentir ou quoi... mais il s'est mis à tourner en gigotant sur le "Oui!"

"Laura, tu vas l'avoir!"

"Oh, maman!"

"Attends!"

Et par acquis de conscience, je vérifie en passant ensuite le rubis sur le "Non."

Le rubis se met à tourner sur le "Non" aussi!

"Laura, tu ne vas pas l'avoir! Je ne comprends rien!" Pauvre amateur!

"Qu'est-ce qui se passe?"

"Il dit que tu vas l'avoir, puis il dit que tu ne vas pas l'avoir!"

Silence. Au secours!

Laura, inspirée: "Maman, demande-lui si je vais l'avoir au rattrapage!"

Alors, j'ajoute "Au rattrapage" au milieu de la feuille de papier, et je tiens le rubis sur sa chaîne au dessus de ces nouveaux mots.

Il se met à tourner, de plus en plus fort!

"Ca y est, Laura, c'est ça! J'ai compris, tu vas l'avoir au rattrapage!"

"Oh, maman!"

"Vas y, Laura, révise! Tu vas l'avoir ce maudit bac! Accroche-toi! Rien n'est joué!"

Il fallait attendre une semaine pour avoir le résultat. Le suspense était insupportable! Je priais pour qu'elle se soit bien souvenue au moins du travail qu'elle avait fait en classe pendant l'année scolaire. J'espérais que malgré son grand ras le bol elle avait passé un maximum de temps à réviser. Chaque jour je lui avais téléphoné pour lui demander comment s'étaient passées les épreuves. "Comment veux-tu que je sache," et "On verra bien!" ou tout au mieux, "Ca ne dépend pas que de moi," avait-elle répondu, en feignant l'indifférence.

La veille du résultat je n'en pouvais plus. Laura, par contre, avait pété les câbles et était sortie tous les soirs. Le matin du résultat la directrice du lycée m'a téléphoné en me disant, "Madame, ce soir votre fille est bachelière! C'est dans la poche!"

Mais, comme prévu, la directrice du lycée s'était trompée. Au résultat, Laura avait quatorze points à rattraper pour avoir son bac. La directrice était verte, tellement elle avait cru que c'était dans la poche. Les coups de fil passaient dans tous les sens entre Laura, la directrice et moi, et toute la famille se téléphonait pour savoir ce qui en était.

C'était la panique! Laura était convoquée le lendemain matin à huit heures pour le rattrapage, et il fallait décider immédiatement des sujets de rattrapage avec la directrice. Elles ont choisi l'histoire/géo et la philo. À peine le temps de reprendre les bouquins! Pour l'histoire/géo, Laura disait, "Bof, ça doit aller plus ou moins," et pour la philo elle était assez sûre d'elle. Elle disait connaître par cœur les textes de deux des trois auteurs en question, Platon et Freud, mais il y en avait un, Jean-Jacques Rousseau, qu'ils avaient étudié vers la fin de l'année et qu'elle avait bâclé.

Il était donc évident, comme vous l'avez deviné, qu'elle me demanderait une nouvelle voyance, et cela par téléphone, juste pour vérifier qu'elle ne tomberait pas sur Rousseau. Sinon, il aurait fallu qu'elle apprenne Rousseau pendant la nuit!

Eh bien, il faut aller au bout de ses idées, malgré le manque de sérieux dont je faisais preuve. Après tout, elle avait eu les sujets que le rubis avait prédits, et l'ambiance était donc moins tendue. Elle voyait mieux les choses, même si, après le genre d'échec qu'elle avait eu l'année dernière, elle se réservait complètement sur le résultat. Et, elle avait deux chances sur trois de tomber sur un sujet qu'elle connaissait.

Et moi de mon côté, j'étais persuadée que nous étions en contact avec l'esprit de Walking Buffalo, ou que nous avions un ange gardien en commun avec je ne sais quel âme de peau rouge bienveillant, mort ou vif! Bien sûr, je n'allais pas résister à interroger le rubis à nouveau.

J'écris "Platon," "Freud" et "Rousseau" sur une grande feuille de papier et je tiens le pendule au-dessus de chacun des titres à son tour. Le suspense! Le coup du destin dramatique... Le rubis a répondu, "Rousseau!"

C'était pas de chance...! A cette nouvelle, Laura s'est découragée sérieusement. Jusqu'à quel point peut-on croire à ce que dit un rubis? On mettait ses prédictions moins en doute maintenant, bien sûr, mais on redoutait d'être victime d'une farce! Cette fois, c'était vraiment la déprime, et je ne savais plus quoi dire à part: "De toute façon, c'était Rousseau qu'il fallait travailler ce soir. Reste chez toi, ma fille! Bosse!"

Elle était très, très mal. Je ne vous dis pas l'ambiance! Paniquée, elle a demandé à un copain bachelier de l'aider. Il a été très chic. Il est allé immédiatement chez elle et l'a fait travailler toute la nuit sur Rousseau, jusqu'à ce qu'elle en pleure de rage et de fatigue.

Et bien sûr, le lendemain matin elle a été interrogée sur Rousseau. L'esprit du rubis avait encore vu très clair. Je n'en revenais déjà pas, bien sûr, de la véracité de cette prédiction, mais ce n'est pas tout... Le destin s'est vraiment joué de nous... Le pire du pire, le plus redoutable, est arrivé : elle est tombée sur le même prof de philo qui l'avait recalée l'année d'avant, et qu'elle avait insulté!

Le voilà de retour, lui aussi! Mais ça n'existe pas de retomber sur le même prof! Quand elle l'a vu arriver pour l'épreuve par le couloir où elle attendait son tour avec les autres élèves elle n'en a pas cru ses yeux. Malheur de malheur! C'était gravissime. Elle ne savait plus où se mettre! Leurs yeux se sont croisés... Il lui a dit, "Je crois qu'on se connaît..." d'un ton cynique! Il se souvenait parfaitement qu'elle l'avait insulté!

Elle a attendu son tour dans un état de résignation. Elle se disait, "Ca y est, là c'est bon! Je ne l'ai pas, mon bac. C'est encore foutu... Cette fois le rubis se trompe..." Avant l'interrogation, imposant et froid, le prof lui dit, "Eh bien, finalement vous avez décidé de

repiquer une année!" Et puis d'un ton plus neutre, il a dit, "Rousseau! Alors, je vous écoute!"

Cette fois elle est partie perdante. Dégoûtée et sans se faire d'illusions, elle m'a dit après, "J'ai cru dire n'importe quoi! Je ne sais même plus ce que j'ai dit! J'ai eu l'impression d'être repartie dans le néant, alors que l'année dernière j'étais sûre d'avoir bien répondu."

Plus tard dans la matinée elle a passé l'examen d'histoire/géo. Le jour même, elle est allée chercher son résultat final. Sur le perron du lycée, un professeur distribuait les livrets en appelant les bacheliers un par un par leur nom. Elle avait cru remarqué qu'il y avait un papier rose qui dépassait du livret de tous ceux qui n'étaient pas reçus, et qu'elle en avait un, donc elle n'a pas pris la peine d'ouvrir son livret... C'est son copain bachelier, qui était venu la retrouver, qui l'a regardé à sa place.

En arrivant il lui a dit: "Alors, tu l'as ou tu ne l'as pas?"

"Je n'ai pas regardé... pas la peine! Je ne l'ai pas!"

Il lui a arraché le livret et lui a dit, "Mais si, c'est bon, tu l'as!"

Et moi, près du téléphone, je ne savais rien de tous ces rebondissements.

Elle m'a téléphoné vers midi et demie, incrédule et survoltée, d'une cabine où elle était avec une copine. Elle m'a dit que bien sûr elle a eu Rousseau et que par miracle elle avait son bac. Oh, le merveilleux soulagement! Quand elle m'a raconté le coup du prof de philo j'ai failli exploser! "Mais... à la fin," elle m'a dit, "il a été cool avec moi, parce que cette fois il m'a filé mon bac!" Puis, elle m'a dit, "Maman, tu veux bien faire une autre voyance? Demande au rubis si ma copine a eu son bac ou non. Nous, nous savons la réponse!"

Alors, je le fais pour le fun! Le pendule répond d'abord, non, elle ne l'a pas eu mais ensuite oui, elle l'a eu... Celle-là, je la connais maintenant!

"Eh ben, maman, tu as raison. Elle ne l'a pas eu l'année dernière, mais cette année elle l'a eu !

J'ai essayé, par la suite, de poser d'autres questions à l'esprit du rubis. Je lui ai demandé s'il était un extra-terrestre et il a dit non. Je lui ai demandé s'il était mort, s'il était un esprit, mais il a dit non. Peut-être qu'il ne voulait pas que je sache qui il était. Il n'appelle pas Dieu du même nom que nous, parce qu'il a dit "oui" et "non" quand je lui ai demandé s'il le connaissait, et semblait très agité à la question. Je l'ai remercié de nous avoir aidés. Qui sait si peut-être il nous a aidés pour se rattraper de quelque chose de mal qu'il aurait fait dans une vie sur Terre, peut-être qu'en effet dans l'au-delà il n'y a qu'amour, et que c'était normal pour lui de répondre à notre demande... Qui sait ?

J'ai acheté un billet de Loto pour la première fois de ma vie, mais quand j'ai passé le rubis sur la feuille pour qu'il m'indique les numéros gagnants, il ne voulait rien savoir. Là, j'ai su qu'il n'y avait plus personne à l'autre bout du fil. J'ai dû être trop gourmande, ou alors, c'était pour me dire que l'argent ne fait pas le bonheur...

Que le Grand Esprit soit avec vous...

© INSTANT'S KARMA SACD SCALA 1998 L.J.PHILLIPS

zendog8644@gmail.com